Document généré le 25 avr. 2024 07:33

Séquences
La revue de cinéma

Festival international du film d'animation : Ottawa '80

André Ruszkowski

Numéro 102, octobre 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/51084ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ruszkowski, A. (1980). Festival international du film d'animation : Ottawa '80. *Séquences*, (102), 27–30.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

André Ruszkowski

OTTAWA '80

Un étrange contraste caractérisait la « troisième édition » du Festival international du cinéma et de la télévision d'animation d'Ottawa.

À la surface, tout se déroulait selon le rituel d'usage pour ce genre de manifestation.

De la masse des 618 films envoyés par les concurrents (trois fois plus qu'en 1978), le jury n'en a retenu que 217 pour la présentation au public. 33 pays participaient à la fête. Les organisateurs renoncèrent à inclure les bandes vidéo dans la compétition, à cause du niveau insuffisant des productions envoyées.

Cette fois encore, les films furent classés en plusieurs catégories : plus de 3 minutes de projection ; moins de trois minutes ; bandes-titres ; films publicitaires de moins de 5 minutes, premières oeuvres ; films pour enfants ; films éducatifs et films hors compétition. Parmi ces derniers, trois importantes rétrospectives, organisées en collaboration avec Louise Beaudet de la cinémathèque québécoise. Elles ont permis de découvrir l'oeuvre de l'Américain Charles R.

Bowers (1889-1946), l'utilisation de l'écran d'épingles par les parisiens Alexandre Alexeieff et Claire Parker dans les années 30 et l'animation poétique des poupées par Ladislas Starewicz (1882-1965) dont la carrière, commencée en 1910 à Moscou, se poursuivit à Paris après la révolution de 1917. La série « Anima » et les projections hors concours offraient une sélection passionnante dans la production mondiale des dernières années. Un hommage bien mérité fut également rendu à l'oeuvre canadienne de Co Hoedeman.

Une ombre planait cependant sur le déroulement du Festival. La joie d'applaudir tant de petits bijoux cinématographiques et leurs talentueux réalisateurs, dont plusieurs assistaient aux projections, fut mêlée à l'incertitude sur l'avenir du cinéma d'animation.

Incertitude que les organisateurs du Festival ont eux-mêmes suscitée, provoquée par un Séminaire d'animation électronique. Un bon groupe d'animateurs s'y sont retrouvés face aux spécialistes qui utilisent des ordinateurs pour la réalisation de films ou des bandes vidéo. Le travail minutieux de l'artisan s'y voit remplacé par une machine programmée.

Après avoir entendu les exposés de Lee Harrison (Computer Image Corporation de Denver, Colorado), de Judson Rosebusch (Digital Effects, Inc., New York), de Guy Nouri (rédacteur de la revue **Computer Pictures**) et de John Whitney, Jr. (Information International, Inc., Culver City, Californie), les participants ne se sentirent rassurés qu'à moitié. Ils purent également visionner de nombreux spécimens des techniques nouvelles, commentés par Ephrem Cohen de l'Institut de technologie de New York.

Sans prendre trop à la lettre la boutade de Guy Nouri, qu'ils seront « out of business» d'ici cinq ans puisque la machine travaille plus vite, ils ont dû se poser des questions sur l'avenir de leur profession. On eut beau rappeler, avec Lee Harrison, que c'est toujours l'homme qui devra trouver les idées et que l'ordinateur ne saurait faire autre chose qu'éliminer la besogne d'exécution mécanique, comment oublier que le gagne-pain de nombreux animateurs dépend précisément de cette besogne ? Comment ne pas sentir le danger que va créer la facilité même d'enregistrer par voie purement mathématique des formes et des mouvements capables de faire concurrence au talent des artistes ?

Inquiétudes qui s'intensifient encore au contact de pionniers comme André Martin, un des invités d'honneur du Festival, dont les recherches sur l'image ouvrent des perspectives fascinantes, mais en même temps laissent prévoir des bouleversements inattendus.

Les cinéastes d'animation feront certainement tout ce qu'ils peuvent pour conserver l'initiative de la créativité, même en se servant des avantages que l'ordinateur peut offrir. Toutefois ils se trouvent devant un défi de taille. Une étape nouvelle commence dans l'histoire de leur cinéma.

En attendant, ils continuent à produire d'excellents films, trop souvent méconnus du grand public.

Pour les juger, la direction du Festival invita un jury international composé de Tissa David (États-Unis), Richard Evans (Angleterre), Gro Strom (Norvège), Hubert Tison (Canada) et Ante Zaninovic (Yougoslavie).

Disons tout de suite que la distribution des prix m'a paru discutable.

La Mouche, de Ferenc Rofusz

Il me semble que le film hongrois **La Mouche (A Bogar)** de Ferenc Rofusz aurait largement mérité non seulement le prix du public mais aussi le Grand Prix d'Ottawa 80. Ce survol fantastique d'un habitat humain vu par une mouche m'a paru supérieur — par l'animation, par l'unité de style dans le dessin et par l'utilisation du son — à tous les films de la compétition. En tout cas à l'**Ubu roi** du britannique Geoff Dunbar, film primé, prétentieux, complaisant et de mauvais goût dans certaines images. Le fait que je ne connais pas la pièce d'Alfred Jarry contribue peut-être à m'éloigner de ce film, où la scène de bataille évoque curieusement **Alexandre Nevsky** d'Eisenstein.

Là où je n'ai pas pu suivre le jury officiel, c'est encore dans sa décision de primer, dans la catégorie du meilleur film de plus de 3 minutes, l'ennuyeux, faux et techniquement discutable **Conte des contes (Skazka Skazok)** de Juri Norstein (Russie), dont on s'explique mal le récent grand Prix du festival de Zagreb.

On peut aussi regretter l'absence au palmarès du très beau film japonais **La Maison de flammes (Kataku)** de Kihachiro Kawamoto, conçu dans la tradition pictorale de ce pays, ainsi que du bouleversant **Oeil de poisson (Riblje Oko)** dont l'auteur, l'excellent Yougoslave Josko Marusic, aurait pu emprunter son idée aux **Oiseaux** de Hitchcock.

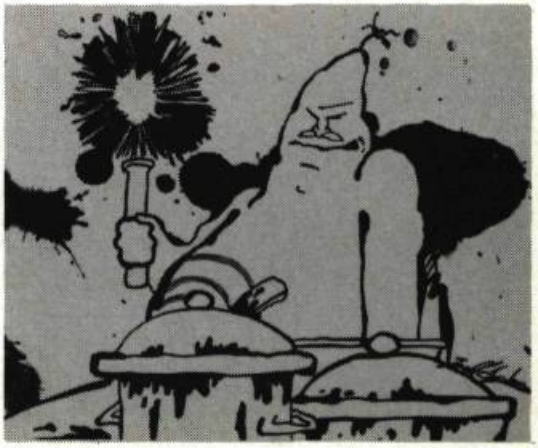
Les obsessions de notre temps s'expriment dans de nombreux films. Une de ces obsessions, le sexe, semble hanter tout particulièrement le président honoraire d'Ottawa 80, le britannique Bob Godfrey dont on a vu hors concours **Henry 9 til 5, Ishamabard Kingdom Brunel** et **Dream Doll,** films d'un érotisme qui frise par moments la pornographie, ce qui n'est pas le cas de son amusant **Instant Sex**, présenté en compétition.

Aux antipodes, un autre cinéaste britannique, Alison De Vere propose une fable évangélique : **Mr. Pascal** qui rappelle un succès du cinéma espagnol des années 50, **Marcelino, Pan y Vino.**

Pour ce qui est de l'obsession sexuelle, on la retrouve aussi dans certains films réalisé par des femmes, surtout dans l'étonnant **Asperge** de l'Américaine Suzan Pitt.

Personnellement, j'aurais aimé voir le charmant **It's so Nice to Have a Wolf around**

UBU, de Geoff Dunbar



the House de Paul Fierlinger primé autrement que comme meilleur film pour enfants.

Quant à la participation canadienne, elle fut dominée par l'Office national du film au point que la réapparition à l'écran (une vingtaine de fois si je ne me trompe) du symbole bien connu de cette vénérable institution devenait presque monotone. On ne peut que saluer la qualité générale de cette participation et se réjouir des prix obtenus. Ainsi, **L'Histoire du monde exactement en trois minutes** de Michael Mills fut proclamé le meilleur film de moins de trois minutes. **Ici votre musée** de Lynn Smith obtenait le prix du meilleur film éducatif et **Chaque enfant** d'Eugène Federenko, déjà couronné par un Oscar de Hollywood, était désigné meilleur premier film d'un jeune cinéaste.

Parmi les autres films canadiens, signalons **Premiers Jours** commencé par la regrettée Clorinda Warny et terminé par Lina Gagnon et Suzanne Gervais, et, dans une veine différente, l'amusant **Chandail** de Sheldon Cohen qui capte si bien la popularité du hockey et de ses vedettes.

Par contre, je n'ai guère apprécié l'**Interview**, de Caroline Leaf

La Maison des flammes, de Kihachiro Kawamoto

terview de Caroline Leaf (qui nous avait offert, il y a deux ans, le remarquable **Métamorphose de M. Samsa**, et de Veronika Soul. Les réalisatrices se livrent ici à une espèce d'autocaricature discutable.

Ces quelques réactions rapides n'ont évidemment aucune prétention de faire justice à tous les films présentés au cours du Festival. Par leur variété et leur richesse d'inspiration, ces films prouvent que le cinéma d'animation, même s'il peut paraître en perte de vitesse, continue à produire des oeuvres de qualité, dont la valeur culturelle dépasse souvent celle du cinéma commercial de longs métrages.

Pour terminer, une question aux organisateurs : dans un festival qui se veut surtout artistique, est-il vraiment nécessaire d'inclure les films publicitaires ? Sans nier qu'ils sont souvent remarquables du point de vue technique et psychologique, ne faut-il pas en reconnaître l'inspiration lucrative ? Que la charmante directrice du Festival, Kelly O'Brien, ainsi que le président de l'A.S.I.F.A. (Association Internationale du Film d'Animation), John Halas, se rassurent : c'est une question purement théorique.